

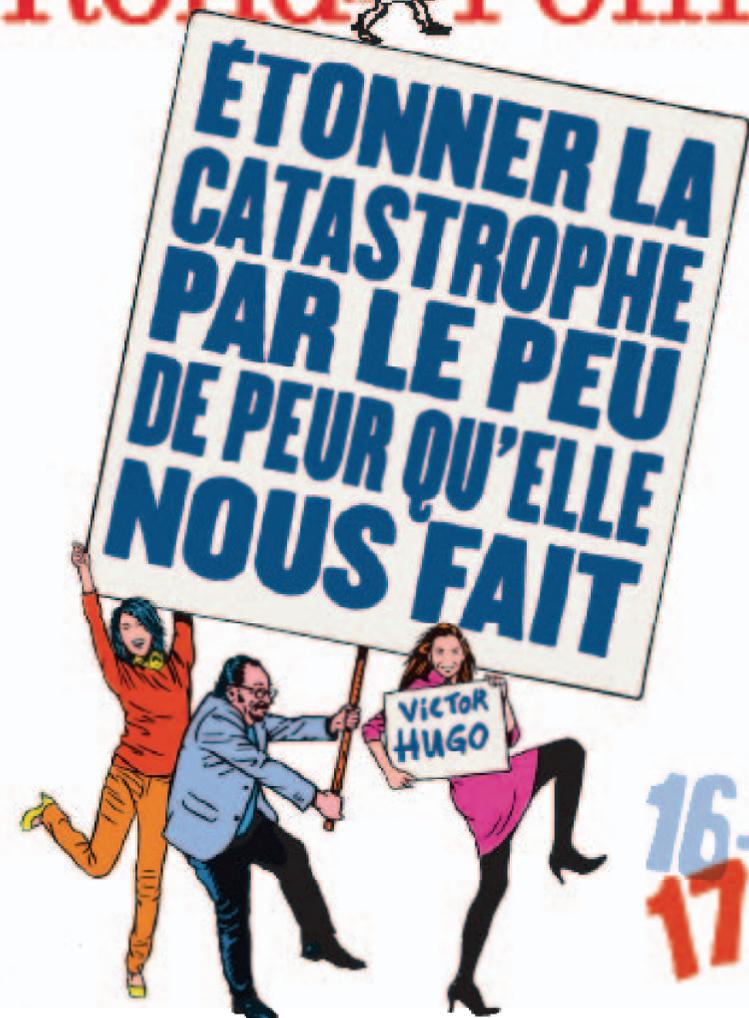
iO

FESTIVAL
D'AVIGNON

Numéro quatrième / Lenz – Abdessemed – Quignard – Conférence de choses – Vantusso
Décris-ravage – Mange tes ronces – Comment va le monde ? – Despentès – Festival de Almada



Théâtre du Rond-Point



RIRE DE RÉSISTANCE – SAISON 2016 - 2017

ERIK SAITE PIERRE NOTTE THOMAS BLANCHARD FLORENCE ET MANDLO IFRATHUMS FLAVIEN GAUDON CHRISTINE PIGNET JULIE PILOD ANNE-ÉLODIE SORLIN OLIVIER MARTIN-SALVIN MARILIS DE KERANGAL EMMANUEL NOBLET ALFONSO BARÓN HERNES GAIDO LUIGIANO ROSSO LES FILLES DE SIMONE ANDRÉ DUSSOLLIER ALESSANDRO BARRICCO FRANÇOIS MOREL ANTOINE SAHLER JULIETTE FRÉDÉRIC FEBBER ARTHUR H NICOLAS REPAC PATRICK ROBINE HÉRYÉ LE TELLIER OLIVIER BRÛCHE BENJAMIN GULLARD PIERRE MAILLET LEE HALL LAURENT MAJANGIER OTHELLO YILGARD JOHANNA NIZARD COMPAGNIE CIRCA CHRIS ESQUERRE JAMES THIERRÉE NICOLAS TOPOR SORJ CHALANDON JEAN-MICHEL RIBES EMMANUEL MEIRIEU JEAN-MICHEL RABELOUX CLAUDE DEGLIANE PIPPÒ DELBONO JEAN-PIERRE BARO KERY JAMES YANNIK LAMIREN SOPHIE PEREZ XAVIER BOUSSIRON KADIR AOUN JEAN-MANUEL MACHIN LE BÔNIPY BLOG WILLIAM BOURDON CATHERINE DOLTQ MEDHAPART EMMA LA CLQWIN JEAN-PIERRE FILU GÉRARD MORDILLAT EDGAR MORIN LAURENT PETIT FRÉDÉRIC LORION LA FUMEUR MAGAZINE WANG RAMIREZ MAGUY MARIN JUDITH HENRY NICOLAS BOUCHAUD NICOLAS TRUONG PATRICK DE CLERCK GUILLAUME BARRIOT FELLAQ MARIANNE ÉPIN ASCANIO CELESTINI MARIE MIRAÏE ISABELLE CARRE FRÉDÉRIC HÉLIER-GARCIA PATRICK CHESNAIS STERNO MASSINI ARNALDO MELUZZI RACHIDA BRANON DENNIS KELLY CHLOÉ DABERT INGRID ASTIER GÉRALD GARUZZI PIERRE RICHARD STANISLAS MORDEY EMMANUELLE BÉART CHRISTOPHE PELLET THOMAS GONZALEZ MARILÛ MARIN COP PIERRE BARILLET THIERRY HARCOURT DENIS D'ARCANGELO ASTH MOURAD MERZOUQ QUATUOR DEBUSSY

RÉSERVATIONS ET ABONNEMENTS 01 44 95 98 21 – WWW.THEATREDURONDPOINT.FR

Ventscontraires.net Twitter.com/RondPointParis Facebook.com/RondPointParis LinkedIn.com
Dailymotion.com/WebTV_du_Rond-Point Instagram.com/rondpointparis Tumblr.com/rondpointparis



ÉDITO

UN LÉGER PASSAGE À VIDE

Il est des jours où cette ville est invivable et ce festival détestable. Invivable, pas besoin de vous faire un dessin... : vous les sentez, les 40 degrés ? le tee-shirt qui colle ? Oui, vous voyez. Et si l'année passée vous a permis d'oublier, il n'en reste pas moins que vous ne comprenez pas comment l'être sensé que vous êtes peut s'infliger pareille punition tous les ans. Reste alors le théâtre, pour oublier et comprendre. Mais quand tout est caricature et que personne ne vous offre autre chose que ce que vous voyez déjà ici depuis tant d'années... comment ne pas se sentir floué ? Depuis quelques jours que le festival a débuté, nous avons déjà vu Angélica Liddell coller (magnifiquement, mais pour la 357^e fois) son vagin sur le nez de ses spectateurs. Nous avons aussi dû nous perdre dans les 400 pages d'un programme du OFF qui finit par avoir autant de conscience artistique que les Pages jaunes, quand des gamins continuent d'y perdre des sommes folles au profit d'investisseurs que l'argent étouffe plus que la honte. Mais nous savons aussi que ce léger passage à vide ne durera pas, car arrive toujours ce moment où la joie de découvrir une œuvre nouvelle nous envahit : par exemple, dans ce numéro, avec « Décris-ravage » ou encore « La Rive dans le noir ». Chaque fois que cela arrivera, l'O sera présent pour le crier dans ses pages, et les considérations sur la pertinence des (non-)programmes disparaîtront, car l'art est toujours plus fort que l'institution.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

SURFACES

LENZ

LA RIVE DANS LE NOIR

FOCUS PAGES 6-7

CONFÉRENCE DE CHOSES

DÉCRIS-RAVAGE

REGARDS PAGES 8-9

MANGE TES RONCES

COMMENT VA LE MONDE ?

L'INSTITUT BENJAMENTA

RING RONG THÉORIE

BRÈVES PAGE 10

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE PAGE 12

KATIE MITCHELL

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 12

EAMONN DOYLE

LA QUESTION PAGE 14

DAVID FRANÇOIS MOREAU

REPORTAGE PAGE 15

FESTIVAL DE ALMADA

LETTRÉ À UN LIEU PAGE 15

FATOU SY

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-

IN SURFACES

EXPOSITION ADEL ABDESSEMED ÉGLISE DES CÉLESTINS JUSQU'AU 24 JUILLET DE 11H À 19H

« L'exposition Surfaces rassemble l'ensemble des dix bas-reliefs conçus par Adel Abdessemed en 2013 et 2014, dont une grande partie n'a encore jamais été montrée au public. »

LA GLOIRE ET LA RUINE

— par Augustin Guillot —

Adel Abdessemed présente dans l'église des Célestins dix bas-reliefs sculptés sur des matériaux divers, reprenant ainsi une modalité ancestrale de figuration des récits mythologiques et historiques.

Par là, l'artiste s'inscrit explicitement dans une histoire des formes artistiques de la gloire. En témoigne l'usage de certains matériaux prestigieux comme le marbre blanc de Carrare, indissociable du destin figuratif de la Rome antique, le sel de Siwa, là même où Alexandre le Grand se fit reconnaître descendant du dieu Amon, ou encore le marbre noir de Belgique que l'on retrouve sur les somptueux gisants des ducs de Bourgogne. Reprenant quelques célèbres photographies de presse, ce ne sont pourtant pas des faits de gloire qui sont représentés sur les bas-reliefs d'Adel Abdessemed, mais quelques événements surmédiatisés de l'histoire contemporaine comme l'attentat du World Trade Center, la pendaison de Saddam Hussein ou la répression de Tian'anmen. Comment rendre compte de cette dissociation manifeste de la forme et du fond ?

S'il y a bien chez Adel Abdessemed une monumentalité qui réside dans la grandiloquence inhérente à la fonction histo-

rique du bas-relief, cette démesure est sans cesse contredite par la dimension spectrale de la représentation. C'est donc moins le monument que son irrémédiable perte qui nous est montrée, car si le passé glorifiait l'Histoire en la publiant au fronton des bâtiments publics, le présent en fait bien plutôt le deuil. En témoigne ce bateau de migrants à la dérive, rendu difficilement identifiable par la dimension granuleuse du sel de Siwa.



Comme une ouverture messianique

On comprend alors d'où vient cette émotion qui pointe : non de l'objet excessivement pathétique de la représentation, mais de sa forme fantomatique. Que ces bas-reliefs soient disséminés dans une église délabrée prend ainsi entièrement sens – écrin en ruine d'une œuvre qui présente la gloire sous la forme de sa perte. La disjonction entre la forme glorieuse du bas-relief et l'horizon disparaissant de l'objet de la représentation – à l'instar du célèbre homme de Tian'anmen qui se dessine à peine sur le marbre blanc – inscrit au cœur de l'image quelque chose comme une réflexivité lyrique. Ainsi

nous est rendu le pathos d'une image que le pathétique publicitaire nous avait subtilisé. C'est bien là que réside la justesse de l'artiste qui se fait ici l'antithèse d'Andres Serrano – auquel la collection Lambert consacre non loin de là une exposition. Alors que le photographe américain, par son sens de la pose et de la frontalité, se complait dans une monstration sans reste du réel, Adel Abdessemed rompt au contraire avec le régime spectaculaire de l'image médiatique, du moins dans cette exposition d'une retenue qui tranche avec la dimension beaucoup plus contestable du reste de son œuvre.

Pourtant, certains bas-reliefs se distinguent radicalement de ces représentations de l'histoire contemporaine : des enfants moulés sur de l'or en une composition semblable à celle d'un polyptyque, un paysage représentant un glacier, des dolmens enracinés dans la terre d'une religiosité ancestrale. Trois visions qui font signe vers une forme de primitivisme, comme une ouverture messianique vers un en-deçà ou un au-delà des malheurs du siècle. Une ouverture, rien de plus, car il s'agit moins d'échapper à l'Histoire – entreprise illusoire puisque cette rêverie se fait encore dans la forme historique du bas-relief – que de jeter à partir d'elle un regard émerveillé sur son dehors.

FOCUS — TROIS FACES DU IN

IN LENZ

MISE EN SCÈNE CORNELIA RAINER COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH JUSQU'AU 13 JUILLET 22H

« En 1835, Georg Büchner, exilé à Strasbourg, s'intéresse au séjour que le poète et dramaturge Jacob Lenz effectua en 1777 au Ban de la Roche, dans la demeure du pasteur Oberlin. »

MANÈGE

— par Marie Sorbier —

« Il y avait en lui un vide effroyable, il n'éprouvait plus aucune crainte, aucun désir ; son existence était pour lui un fardeau nécessaire. » La première phrase de la nouvelle de Büchner, « Lenz », traduit à peu près l'état du spectateur à la sortie du spectacle de Cornelia Rainer.

Pourtant, rien à reprocher à cette proposition, rien à redire aux acteurs : dès l'entrée en salle, les majestueuses montagnes russes en bois s'imposent, tranchant avec la reproduction minutieuse d'un intérieur protestant. Et en entendant les trompettes, on rêve déjà à tout ce dont elles vont être le support. Du mouvement pour le moins. Ivresse de la vitesse et du faux danger, ces reliefs sur le plateau en jettent et préparent le spectateur à un voyage rafraîchissant en montagne et aux sommets de la pensée. Et voilà que les cinq premières minutes sont étonnantes, sans mot, le décor résonne de ses rythmes et de ses sons, comme pour mieux visiter la maison, comme pour s'approprier bout par bout le plateau, comme une invitation à partager, avec Lenz, la vie de la famille du pasteur. Comment peut-on expliquer ce qui suit ? Cette mise en scène, pourtant

signée par une trentenaire, est digne d'une comédie française de province d'il y a cent cinquante ans. Tellement frontal et illustratif qu'on n'ose y croire, guettant le point de rupture en vain. L'excès de poussière et le passéisme premier degré rassurent les foules peu habituées aux formes nouvelles et engluent le théâtre dans ce qu'il a de plus basique, le divertissement culturel.



Pourquoi ce spectacle dans ce festival ?

Moins polémique qu'Angélica, la ménagère de moins de cinquante ans est ravie, enfin, elle comprend à quoi servent ses impôts. Elle repart vers sa cuisine, égale à elle-même, sans bouleversement intérieur, sans avoir décalé un iota sa vision du monde mais en pouvant citer Büchner lors d'une prochaine soirée en société. Horreur, malheur, du consensuel dans le IN ? On pourrait excuser une création et plaider l'erreur de programmation, le spectacle prometteur sur papier qui, écrasé par l'enjeu, ne va pas au bout, mais ici, nul pardon. (Un soir de déprime, lisez donc les extraits de la presse autrichienne lors de sa présentation à Salzbourg il y a deux ans,

voyage dans la quatrième dimension garanti.) Car la seule question valable est : pourquoi ce spectacle dans ce festival ? Certes, Cornelia Rainer répond aux critères (femme trentenaire, c'est bon pour les quotas), elle n'est pas dénuée de talent, mais sa programmation au festival d'Avignon soulève des interrogations épineuses. Le taux de remplissage est-il le nouveau Graal ? Ou, dans les eaux troubles de fin de mandat et de souhait de renouvellement, veut-on assurer le contentement du peuple ? Quand le choix politique éteint le choix artistique, les avant-gardes se font plus discrètes. On pense avec nostalgie à la mise en scène d'Éric Didry du « Méridien » de Paul Celan, où Nicolas Bouchaud sans manège mais avec panache et exigence livrait par bribes la nouvelle de Büchner. Ce travail certes peu accessible a priori, ultraréférencé et antiscénaristique a joué à guichets fermés. Comme quoi le remplissage est aussi une excuse. Peut-être faut-il se résoudre à penser que pousser le public à penser hors de sa zone de confort n'est pas dans les priorités de l'État, plus enclin à saluer les festivals dont les deniers publics sont utilisés à contenter superficiellement les esprits plutôt qu'à les nourrir. La révolution et le monde nouveau ne sont pas pour demain.



« La Rive dans le noir » © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN LA RIVE DANS LE NOIR

MISE EN SCÈNE PASCAL QUIGNARD ET MARIE VIALLE CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON JUSQU'AU 14 JUILLET 18H

« Tout débute par une disparition ; celle d'une femme, Carlotta, qui emporte avec elle un mouvement qu'on ne pourra plus montrer, des voix qu'on ne pourra plus entendre. »

SONGE D'OISEAUX NOCTURNES

— par Julien Avril —

Il est des représentations qui sont comme des rêves de voyage. On quitte la terre qui nous abrite et on s'aventure dans l'inconnu. Cela demande un effort, c'est vrai. Il faut habituer notre regard à la pénombre. Il faut tendre l'oreille et le cœur, et laisser notre désir de rationalité prendre du repos. Mais le jeu en vaut la chandelle, et le songe qui nous est proposé nous laissera avec le sentiment d'avoir tout réglé sans avoir rien compris.

Le poète est là. Il lit ou dit ses textes. Il évoque la mémoire. Il nous parle de Messiaen en jouant quelques notes au piano. L'actrice entre, comme il est beau d'entrer sur scène, venir de l'ailleurs avec quelque chose en soi qui veut sortir et qui est appelé à être dit ou accompli : un cri. Je pense à ces après-midi passés chez mon grand-père, lui à sa table de travail, et moi enfant, arrivant du grenier, l'interrompant toujours avec un objet ancien, un vieux vêtement pour costume, une trouvaille qui faisait de moi quelqu'un d'autre. Et je retrouve la même bienveillance dans le regard de Pascal Quignard lorsque Marie Vialle s'avance vers lui, apprêtée pour évoquer l'animal, le fantôme, le conte, l'être cher qu'on a perdu. Une grande délicatesse se dégage de la relation entre le vieil homme et la femme qui joue à jouer, à prendre forme, comme une enfant.

La scène semble elle aussi prise d'envies de métamorphose. Avec subtilité, la lumière change, et c'est un tout nouveau relief qui se dessine. On croirait le sol changer de nature, passant de l'humus au sable, les murs se déplacer évoquant tour à tour un dédale de granit, une forêt d'arbres centenaires, les bâtisses de la ville. L'image vidéo,

ce nouvel outil dont la présence ne se discute plus puisqu'il est celui de notre temps, est utilisée ici pour évoquer ce qu'il y a de plus archaïque dans la représentation : la peinture rupestre. Et c'est du mélange de l'ombre et de la lumière, gratté sur la surface de l'écran, qu'apparaissent comment par magie les deux totems, oiseaux protecteurs qui veilleront sur nous le temps de ce voyage : la chouette et le corbeau. Quelle agréable surprise de les voir se joindre à nous, en chair et en os, le temps d'un jeu ! La chouette déploie ses ailes gracieuses pour rejoindre le bras de l'artiste et gagner sa récompense. Son cri résonne comme un chant aphone imperceptible à l'oreille humaine. Le corbeau semble vouloir écrire de son bec sur la feuille, piquant la graine à chaque page tournée. Pure présence et imprévisibilité.

Je m'interroge souvent sur ce qui est représenté lorsque nous évoluons dans le champ de la poésie, et pas dans celui du drame. Quel genre de rituel est-on en train d'accomplir ? Pourquoi sommes-nous rassemblés dans la pénombre ? Pour entendre des mots ? Pour faire fonctionner ensemble notre boîte à images intérieure ? Non. Une lecture y suffirait. Ici, les mots font partie des rouages d'une mécanique bien plus complexe et raffinée. Lorsque trop souvent les spectacles dits « poétiques » ne consistent qu'à l'enchaînement d'une suite de textes avec, à chaque séquence, une petite solution scénique qui vient illustrer ou apporter un contrepoint au contenu du poème, « La Rive dans le noir » se contemple du haut de la crête comme un vaste panorama nocturne. Mettre en scène, c'est traduire, dit-on. Or ici la poésie n'est pas ce qui se perd dans la traduction. Ce spectacle est un poème, un chant d'amour : « Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant, quand on est en train d'écrire, c'est chanter. »

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

OFF CONFÉRENCE DE CHOSES

CONCEPTION FRANÇOIS GREMAUD LA MANUFACTURE 10H40

«Des rives de la rigueur scientifique à celles de la folie langagière.»

KING OF COMEDY

— par Audrey Santacroce —

On pourrait ne venir à Avignon que pour ça. Chaque matin, Pierre Mifsud règle son minuteur sur 53 minutes et 33 secondes exactement. Le ton est donné : la « Conférence de choses » verse dans l'humour absurde. Absurde mais méticuleux. Le conférencier azimuté propose un cycle de conférences en neuf parties, où chacun peut piocher ce qui l'intéresse ou l'amuse.

En sortant de la conférence, on a ri mais on se sent aussi moins bête. Car l'humour est érudit. Bien évidemment invérifiables, les informations délinquantes sont pourtant si pointues qu'on peine à croire qu'elles ne soient pas vraies. Et c'est ce qui amuse. Rappelez-vous, au lycée, votre professeur préféré qui mêlait la petite histoire à la grande, émaillant ses cours d'anecdotes amusantes pour que vous reteniez mieux ce qu'il vous enseignait. C'est exactement ce qui se passe ici. Pierre Mifsud, c'est à la fois votre prof d'histoire, votre prof de philosophie, votre prof de géographie et votre prof d'histoire de l'art, celui qui ne paie pas de mine, arrive avec un sac à dos plus gros que lui, s'assied sur la table et pas sur la chaise parce qu'il est cool, et

parle, parle, parle. Le pari est fou mais réussi. Parti de l'histoire du nom de la rue Thiers, voisine du théâtre où la conférence se donne, François Mifsud en arrive aux tablettes de chocolat et à Cecil B. DeMille prêtant sa voix à Dieu dans « Les Dix Commandements ». On aurait envie que la conférence ne s'arrête pas tant on sent qu'ici tout est prétexte à un jeu de mots, à un souvenir, à une histoire amusante.



Un cours de pataphysique

On voudrait lever le doigt pour poser des questions à ce professeur Nimbus pour participer, nous aussi, à ce cours de pataphysique. On peut choisir de s'accrocher pour suivre de bout en bout le cours magistral qui nous est dispensé. On peut aussi choisir de picorer ça et là, de se laisser aller à rêvasser, tendance écoute flottante psychanalytique, et attraper des bouts au passage. Le vrai talent de Pierre Mifsud et de François Gremaud, c'est de faire croire que tout est improvisé, réminiscence des comptines enfantines en ma-bout-bout-d'ficelle, alors que tout est forcément réglé au

millimètre, comme une symphonie. Comme chez tous les grands, c'est de la précision que naît le rire.

On s'est surpris, quand le minuteur placé dans le sac à dos a sonné et qu'on ne l'a pas entendu, à espérer que là aussi c'était une blague, que rien n'avait sonné et que la conférence allait continuer. On a regretté, aussi, de ne pas avoir pu comprendre les références à la conférence précédente. On a envisagé, enfin, d'aller voir l'intégrale de la conférence le 17 juillet à la Collection Lambert. Car la « Conférence de choses », dans son intégralité, dure huit heures. On comprend alors que la conférence est pensée comme une performance physique, comme une installation d'art contemporain qui se rapproche des théories de Jonas Mekas concernant ses films expérimentaux projetés non pas dans des cinémas mais dans des galeries : on va, on vient, on regarde un bout, on sort prendre un café et on revient. Mais on le confesse, chez I/O, on a bien envie d'enchaîner les huit heures tant on a succombé au charme de Pierre Mifsud. Pour participer à l'expérience collective et ressortir halluciné, changés par cette traversée intello mais pas chiant.

FOCUS — DEUX CHOIX DU OFF

OFF DÉCRIS-RAVAGE

TEXTES ET MISE EN SCÈNE ADELIN ROSENSTEIN THÉÂTRE DES DOMS 22H15

«Série de conférences sur la question de Palestine de 1798 à nos jours.»

FUTUR AU CONDITIONNEL PASSÉ

— par Lola Salem —

Adeline Rosenstein se trouve à la croisée de différents savoirs et héritages culturels. Les lieux où elle a vécu, étudié et travaillé – Genève, Jérusalem, Berlin, Buenos Aires, Bruxelles – concentrent les mêmes bouillons de culture qu'elle examine par le prisme de l'histoire des religions et de la sociologie.

C'est dans ce foisonnant magma intellectuel et créatif qu'Adeline Rosenstein déploie une œuvre tout à fait singulière : « Décris-ravage ». Il ne s'agit pas d'une pièce comme les autres. Le sous-titre affirme tout de suite la nature particulière de la performance. Ce « spectacle documentaire » se présente sous la forme de six épisodes à la manière d'une « traversée critique et historique », consacrée à la question des peuples juifs et arabes. Adeline Rosenstein s'interroge en effet sur les échanges entre Orient et Occident – sur le temps long et à l'échelle du monde –, pour mieux se concentrer sur l'espace réduit de la Terre sainte, « petit territoire peuplé aux enjeux imaginaires démesurés ». La présentation des données historiques fait quelque peu écho à l'esprit du « Dessous des cartes », sans les cartes. Pour « illustrer » son propos, Adeline

Rosenstein n'a pas recours à un PowerPoint mais utilise de petites boulettes – mouchoirs blancs imbibés d'eau – qu'elle lance sur le mur ou encore essore. À travers ces gestes drôles, francs et a priori déconcertants se crée une merveilleuse complicité. Ces documents et mappemondes imaginaires permettent de ne pas rester happé par l'image, mais bien de se laisser porter par l'intense flot du texte. D'autant que le propos – qui concentre des millénaires d'histoire politique, culturelle et sociale – est constamment doublé d'un recul historiographique pointu.



Un beau voyage qui éclaire les conflits actuels et à venir

Accompagnée de trois acolytes, Adeline rend abordables ces champs disciplinaires et leurs méthodologies de recherche, tout en conservant une exigence scientifique de haut niveau. Aucune sévérité n'accompagne son discours aux accents universitaires. Au contraire, sa démarche est profondément originale et rafraîchissante, et ce dans tous les sens du terme ; car l'équipe – aimable et jouant le jeu jusqu'au bout – vous

offrira de quoi vous désaltérer durant cette conférence nocturne. La forme est absolument pertinente et souligne par sa vitalité un propos complexe. Pas facile, en effet, de renouveler l'approche de ces sujets maintes fois abordés, sous diverses formes et selon une pluralité de points de vue. Mais l'intelligence à l'œuvre dans « Décris-ravage » rend de manière ludique et pertinente la difficile question de l'avenir des peuples et des territoires en Terre sainte.

Promis, pas d'indigestion. Cependant, il faudra bien se laisser aller à la densité et au rythme très soutenu de la langue. Le quatuor réussit à faire respirer le texte en illustrant de manière symbolique et décalée les puissances étatiques, peuples ou personnages historiques cités. De petits moments d'histoire apparaissent et disparaissent aussitôt. Toujours avec simplicité et sincérité, Adeline Rosenstein met au jour et relativise les dynamiques géopolitiques qui se répètent à travers les époques et construisent non seulement le présent mais encore le futur des peuples. En ces temps troublés, on ne peut que préconiser cette divine plongée dans notre passé ; un beau voyage qui éclaire les conflits actuels et à venir.

MAPUTO MOZAMBIQUE
UNE EXPÉRIENCE BRUTE AUX FRONTIÈRES DE LA MUSIQUE, DE LA DANSE ET DU JONGLAGE
AVEC 6 JEUNES ARTISTES VENUS DU MOZAMBIQUE

Télérama : «Un spectacle qui, dans le même temps, hypnotise et séduit»
Danser Canal Historique : «Un concert acrobatique jonglé, absolument unique dans le paysage artistique»
Le Figaro : «Un spectacle détonant»

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE, DU 9 AU 21 JUILLET À 19H30 (relâches les 12 et 19 juillet), Place Charles David, Villeneuve-lès-Avignon, 04 32 75 15 95
Cie Thomas Guérineau / www.thomasguerineau.com / www.villeneuveenscene.com

Théâtre de la Ville
PARIS

OLIVIER COULON-JABLONKA/LUCINDA CHILDS
BLITZTHEATREGROUP/ALY KEÏTA/BERLINER ENSEMBLE
ROBERT WILSON/MIKHAIL BARYSHNIKOV
ARTURO O'FARRILL/JAMES THIERRÉE/PIERRE MEUNIER
AKRAM KHAN/FABRICE MELQUIOT/MOHAMED EL KHATIB
VIMALA PONS/EMMANUEL DEMARCY-MOTA
HOFESH SHECHTER/VINCENT DUPONT/CHRISTINE LETAILLEUR
JEAN-PIERRE VINCENT/JAN MARTENS/DOROTHÉE MUNYANEZA
ISRAEL GALVÁN & AUSSI BIEN D'AUTRES ARTISTES

À DÉCOUVRIR
AU THÉÂTRE DES ABBESSES, À L'ESPACE PIERRE CARDIN
ET CHEZ VINGT THÉÂTRES PARTENAIRES

theatredelaville-paris.com/01 42 74 22 77

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

OFF

MANGE TES RONCES

MISE EN SCÈNE MANAH DEPAUW
THÉÂTRE DES DOMS 16H45« Du théâtre d'ombres qui assume une saine férocité et qui se joue à vue.
Un conte piquant et bucolique. »

TENDRESSE D'ORTIES

— par Louise Ferdinand —

Roncez !!!! Euh, foncez... Allez-y, quoi. C'est une heure « d'ailleurs » garantie où l'on se sent bien et transporté, même quand on vient sans enfants. Tout paraît terriblement simple dans ce spectacle. L'histoire de la grand-mère acariâtre qui découvre que son petit-fils a des peurs, et qu'elle peut avoir une vraie relation avec lui, puisqu'elle aussi a des peurs. Les poétiques dessins projetés qui s'animent sous nos yeux pour faire vivre Mamie Ronce, son chien Moquette ou Léopold. C'est parfois comme les débuts du cinéma sonore. La musique et les bruitages joués devant nous. En réalité, tout est joyeusement compliqué et remarquablement travaillé. On ne s'improvise pas acteur, et le spectacle nous le fait pointer du doigt. Quelle performance, quelle virtuosité des comédiennes. Pas question de se « mélanger les pinceaux » entre tous les petits morceaux de carton qui font les décors et personnages projetés au fur et à mesure de l'histoire, le tout en racontant, faisant roter le chien, chanter Mamie Ronce... À côté d'elles, un fatras de trucs et bidules agités sous un micro par le musicien fait vivre le bruit des pas, des cailloux, du mixeur à soupe, et de la peur... Tout est merveilleux d'élégance, et les enfants ne s'y trompent pas. Ils n'ont jamais besoin de confirmer auprès de leurs parents ce qu'il se passe. La salle est simplement, joyeusement et magiquement à l'écoute. « Mange tes ronces ! » nous rappelle que le théâtre est un moment rare et privilégié. Ensemble, nous suivons une histoire qui nous parle de nous et nous laisse imaginer à partir de presque rien. Par les temps qui courent, c'est devenu une rareté. Vous l'aurez compris, j'adore et n'aurai qu'un mot : roncez !

VIRTUOSITÉ CINÉTIQUE

— par Augustin Guillot —

Des draps blancs suspendus forment l'écran sur lequel trois rétroprojecteurs dessinent les décors bienveillants d'un conte d'enfant. À l'avant-scène, deux actrices-projectionnistes d'une dextérité de fileuse se trouvent à la manœuvre, animant de leurs doigts et de leurs voix les silhouettes familières de nos livres de jeunesse. Le dispositif est donc d'une grande mais astucieuse simplicité : illustrations couchées sur transparents, marionnettes de papier et, pour seule force mécanique, des mains de comédiennes. Alors que dans le théâtre d'ombres traditionnel, tel qu'il s'est développé en Asie puis en Europe, le foyer lumineux se trouvait dissimulé derrière l'écran de la représentation, la rétroprojection permet non seulement de rendre visible l'impressionnant travail de mise en image, mais surtout de libérer le dessin de la fixité de son trait. C'est en effet la dimension cinématique du spectacle qui impressionne le plus, puisque l'œuvre n'est pas autre chose qu'un véritable film dont l'animation se fait en direct. Ici, l'ingéniosité et le doigté des artistes produisent des miracles, lorsque le jeune Léopold par exemple se rend en voiture chez sa mamie, en un saisissant travelling latéral par lequel se donnent simultanément à voir le mouvement du cadre et le mouvement dans le cadre. Et si certains adultes resteront probablement extérieurs à l'histoire, ils n'en seront pas moins rattrapés par l'émerveillement enfantin que nous procure la vue d'une chose que nous pensions irréalisable, transformant ainsi le théâtre d'ombres en une vision béatifique.

COMMENT VA LE MONDE ?

MISE EN SCÈNE MICHEL BRUZAT
THÉÂTRE DES CARMES 12H15« Un clown québécois clochard poète, jongleur de mots, humaniste,
qui nous parle de l'état de la planète. »

L'IVRESSE-QUE

— par Lola Salem —

Il est de ces spectacles qui étreignent le monde et les êtres comme jamais. Marc Favreau a donné naissance à un clown philosophe – Sol – dont la parole brasse l'univers. Sa logorrhée finement burlesque bouillonne à travers Marie Thomas, qui reprend les écrits de l'auteur québécois. Seule sur scène, l'époustouflante comédienne donne vie à un personnage pétri d'un héritage littéraire ancien : à la fois figure couplée du Destin et de l'Étoile (Scarron, « Le Roman comique ») et personnage rabelaisien. On s'enivre d'un texte aux accents novariniens, mais conçu dans une tonalité plus joyeuse, bien que faussement naïve. Car sous l'apparence du jeu de mots pétillant émerge un discours bien senti, qui caresse à rebrousse-poil la

morale bien-pensante. Marie Thomas y va pas à pas, construit intelligemment un cheminement d'idées poétiques et politiques – et aidée en cela par l'ingénieuse mise en scène de Michel Bruzat. Sur scène, il en faut peu pour passer le réel à la moulinette du rêve langagier : du sable, une petite fleur qui pousse timidement et l'attirail symbolique du clown sont les seuls artifices ici convoqués, laissant l'actrice librement vagabonder par la parole. C'est fort, très fort ; cela vous prend par la main, et vous glissez imperceptiblement dans un monde en miroir. À la manière de Narcisse, invoqué comme une figure tutélaire, le public se mire avec rires dans un reflet déformé et pourtant si vrai. C'est dans cette profusion généreuse et réfléchie que réside le plaisir de cette pièce humaniste. Le public ne s'y trompe pas : la salle est comble.

OVNI POÉTIQUE

— par Floriane Fumey —

Pauvre clown moderne, qui traîne le lourd poids de sa réputation. Rustre comique bariolé ou joyeux luron prêt à rire de tout, aurait-on oublié sa langue bien pendue et sa liberté de langage ? Qu'a-t-on fait de son onirisme et de sa poésie ravageuse ? Dans l'ancre défraîchi du théâtre des Carmes, on ressent comme une douce langueur. Une loge s'allume à jardin. Un petit être s'y regarde dans le miroir, et invoque Narcisse, le prétendu saint patron des comédiens. C'est le clown Sol. « Pleins feux sur scène / Pas le temps de penser / Faut y aller / Plonge Narcisse / et tâche de ne pas t'y noyer. » Marie Thomas donne voix à ses mots et leur invente une gestuelle tout droit venue du cirque, elle devient « SOL-nambule », naviguant sur un fil entre

le rêve et la réalité. Sol nous parle de lui et du monde. Petit, il a été à la colle mais n'a pas eu la chance d'aller à l'adversité, c'est pourquoi il confond les mots. Son mélange leur donne un sens nouveau, qui transforme notre mélancolie en une bienveillante destruction. On se laisse donc bercer, sourire aux lèvres, par ses divagations poétiques. Avec son humour qui pourrait sauver l'humanité, le petit ridicule dans sa combinaison trop grande attaque les travers du monde à grands coups de jeux de mots. En vrac, les « transparents », les « incohérences de presse », les « hypocrisies », le « grand steakoslovak », le « fier monde » et les « états munis », tous passent à la casserole. On savoure, on boulotte et on en redemande. Fable politique, ou diatribe au goût de miel, on a même le cœur qui « bilboque » dans la poitrine quand on sort de la salle.

L'INSTITUT BENJAMENTA

MISE EN SCÈNE BÉRANGÈRE VANTUSSO
GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH JUSQU'AU 13 JUILLET 15H« Vantusso mélange acteurs et marionnettes hyperréalistes pour cette
histoire de maîtres et de serveurs, de mort et de renaissance. »

AU SERVICE DU SERVICE

— par Pierre Fort —

« J'étais un sot tout à fait remarquable. » La voix de Robert Walser, qui fut le contemporain aimé et admiré de Kafka, est singulière. À l'Institut Benjamenta, on forme des domestiques, et le jeune Jakob von Gunten, issu d'une vieille famille de guerriers devenus « aujourd'hui grands conseillers et négociants », a décidé d'y suivre une scolarité afin d'« en finir pour de bon avec toute cette tradition d'orgueil » et d'apprendre la servitude. Deux figures vénérées dominent cet univers : le directeur (Pierre-Yves Chapalain, impeccable) et sa sœur institutrice, dont tous les élèves sont amoureux. La mise en scène de Bérangère Vantusso, avec une acuité et une sensibilité rares, restitue pleinement l'esprit du roman et son écriture insolite, sans en être la plate illustration. On ne s'ennuie jamais dans

ce spectacle, à regarder avec fascination ces marionnettes presque identiques, réduites à des demi-corps, déballées de leurs grosses boîtes cartonnées, portées, animées, dédoublées par les acteurs qui leur prêtent voix. À assister, presque mi-conscient, à ce ballet silencieux et parfaitement réglé des objets. À être plongé dans cet univers à la fois réaliste et onirique, où les voix et les lumières tamisées relèvent à la fois du conte de fées et du cauchemar. Car il advient toujours quelque chose sur la scène et, dans ce climat familial et étrange, le spectateur est rendu réceptif au moindre instant. Le travail à la scénographie de Marguerite Bordat, une des premières collaboratrices de Pommerat, est impressionnant. Bientôt, un énorme nuage de soie noire, gonflé de nos terreurs nocturnes et de nos chagrins d'enfant, envahit le plateau. Assurément, un des grands moments de ce festival.

AU NOM DU FIL

— par Olivier Lecomte —

Certains spectacles produisent un effet étrange et paradoxal lorsqu'on en revisite le souvenir : il est possible d'en énumérer aisément de multiples aspects plaisants, voire franchement réussis, et pourtant le tout formé laisse un sentiment d'inabouti. « L'Institut Benjamenta » est de ceux-là. De belles images, des idées intéressantes servies par des acteurs/manipulateurs talentueux, et pourtant... Commençons par le meilleur. Le mélange des marionnettes et des comédiens se prête ici à d'abondantes métaphores plutôt joliment amenées : qui parle quand je dis « je » ? Quelle part du père, du maître, de la société, du Zeitgeist... s'exprime à travers mes lèvres et mes jugements ? L'Institut Benjamenta, tel un cloître aux règles strictes coupé du monde, ne libère-t-il pas en vidant le désir ? Ou n'est-il qu'une usine de reproduction sociale apte à

OFF

KING KONG THÉORIE

MISE EN SCÈNE ÉMILIE CHARRIOT
THÉÂTRE GILGAMESH 17H50« Adaptation de l'œuvre dans laquelle Virginie Despentes relate son viol
et son expérience de la prostitution. »

KING KONG THÉRAPIE

— par Floriane Fumey —

Pourquoi fait-on du théâtre et pourquoi porte-t-on un texte sur la scène ? Sans aucun doute pour décupler la densité du texte et la force de son écho, ou encore pour mettre en avant un angle précis et donner corps à sa polyphonie. Bref, y ajouter une plus-value. D'un côté, il y a le texte de Virginie Despentes. À la fois politique et intime, il est extrêmement fort et complexe à manier. Il s'attache aux sujets de la féminité et de la masculinité, du viol des droits fondamentaux mais aussi du corps. Il apparaît ainsi nécessaire pour éclairer une liberté encore trop fragile et rappeler que rien n'est acquis. De l'autre côté, il y a l'interprétation du texte, la lecture de la compagnie Émilie Charriot. Dramaturgiquement parlant, c'est presque le néant. À quoi bon une mise en jeu aux allures de mise en lecture ? L'émouvant diptyque d'une confession parlée puis dansée laisse rapidement place à un ton vindicatif, dramatisé par des découpes lumineuses crues. Alors, le malaise s'installe. Le public est clivé entre la communauté du « vous, qui n'avez pas vécu et ne pouvez pas savoir » et celle du « nous, qui avons vécu et savons désormais ». C'est long, lent et violent, mais pas pour les bonnes raisons. Le manichéisme devient presque un poil démagogue, dans la mesure où il fait appel à une expérience intime, hermétique à toute nuance. Et à partir de là, la colère constructive attend la conclusion pour pointer le bout de son nez. Le combat pour la liberté doit-il vraiment revêtir le masque d'un King Kong moralisateur et culpabilisant ? Et pourtant, l'initiative est mieux qu'un vide, c'est certain.

LA GUERRE DES SEXES
N'AURA PAS LIEU

— par Audrey Santacroce —

Simone de Beauvoir. Betty Friedan. Camille Paglia. Virginie Despentes. Elles sont nombreuses à avoir montré que le féminisme pouvait sauver des vies. Despentes, elle, n'y va pas par quatre chemins dans son texte coup de poing, « King Kong Théorie », paru en 2007 et ici adapté pour la scène par Émilie Charriot. Elle écrit pour les femmes, pas celles qu'on voit étalées page après page dans les magazines féminins remplis d'injonctions toutes plus aliénantes que les autres, mais les femmes de la vraie vie, celles qui ont la flemme de s'épiler quand elles mettent un pantalon, celles qui s'en foutent d'avoir le cul ferme pour la plage l'été, celles qui rêvent de tomber amoureuses comme celles qui refusent le couple par peur de s'y emmerder, celles qui se sentent toujours un peu à côté de la plaque ; celles qui prennent un risque chaque fois qu'elles sortent dans la rue parce que c'est aussi ça, être une femme. Il y a du Claude Régy période « 4.48 Psychose » chez Émilie Charriot. Pas de fioritures mais des corps. Droits. Dignes. Et une parole qui s'élève. Être une femme, c'est prendre un risque que les hommes ne prennent pas, voilà le postulat de départ. Mais c'est aussi refuser d'être la victime toute désignée que la société veut que nous soyons. Être une femme c'est faire non pas contre, mais avec. Avec les violences quotidiennes imposées, avec les risques inhérents à notre sexe. L'éclair de génie du texte, impeccablement servi par Julia Perazzini et Géraldine Chollet, toutes en violence et émotion contenues, c'est de ne pas opposer les hommes et les femmes mais de s'adresser aussi aux hommes. Car le féminisme est l'affaire de tous.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

PARADOXAL

C'est paradoxal. En effet, le sujet est tentant : rêve, réalité, frontières entre les deux. L'acteur fait bien son métier, disons-le. L'espace se crée sous nos yeux avec presque rien. Un bureau, des bouteilles d'eau. La lumière fait savamment son office et crée des lieux plus ou moins intimes. Sauf que le texte n'y est pas. Les débuts sont pourtant prometteurs, les adresses au public convaincantes. Puis, petit à petit, on perd l'envie d'écouter, parce que les mots s'enchaînent sans que le sujet soit clairement abordé. Il manque la force d'une écriture qui nous emmènerait dans le doute, dans le rêve. Or l'histoire se délite, et on aimerait sortir. C'est donc paradoxal que tous ces ingrédients réunis ne parviennent pas à nous enthousiasmer. Et si le métier d'auteur ne se collectivisait pas ? **L.F.**

THÉÂTRE / OFF
— LA MANUFACTURE 14H40 —

LE CIEL, LA NUIT ET LA PIERRE
GLORIEUSE

La Piccola Familia, compagnie de Thomas Jolly qui a réussi l'exploit, il y a deux ans, d'électriser le public pendant plus de dix-huit heures avec son « Henry VI », revient cette année célébrer le 70^e anniversaire du Festival dans une création joyeuse et foutraque. Seize épisodes pour nous conter l'histoire du IN et du OFF de 1947 à... 2086, mêlant archives (notes de service de Jean Vilar, courriers courroucés de spectateurs...) et fictions, écriture de plateau et improvisation, petite et grande histoire du Festival, coups de griffes et coups de cœur. Beaucoup de joie, de l'énergie à revendre et un public complice, qui retrouve avec plaisir la « Rhapsode » tant applaudie du « Henry VI », Manon Thorel. **O.L.**

THÉÂTRE / IN
— JARDIN CECCANO 12H —

MA FOLLE OTARIE

Tel le nez chez Gogol hagard dans Saint-Petersbourg, c'est ici une paire de fesses en expansion qui occupe l'attention. Cette fable hottentote de Pierre Notte met les gaz sur un plateau nu, réduit à un carré d'espace vital, car après tout, nous dit-on en prologue, c'est au spectateur de faire le travail. Brice Hillairet, seul en scène mais visiblement habité par quelques démons farceurs, incarne cet antihéros ordinaire que son postérieur qui ne cesse de s'étendre va amener malgré lui dans une quête que l'on pourra trouver facile dans ce qu'elle signifie ontologiquement, mais joliment imagée. L'être et son séant flirtent donc ici consciemment entre le creux et le profond, la vacuité et l'insoutenable légèreté ; ce « Big Fish » version otarie est à réserver aux givrés rêveurs, callipyges de préférence. **M.S.**

THÉÂTRE / OFF
— THÉÂTRE DES HALLES 14H —

EN BREF

FESTIVAL D'AVIGNON

QUEL PETIT VÉLO... ?

On est ravi d'avoir affaire à ces trois séduisants jeunes hommes dont les personnages n'ont d'égal à leur bêtise que leurs cœurs tendres et généreux. Pour sauver leur copain qui préférerait rester avec « celle qu'il a dans la peau » plutôt que d'aller se fourrer dans le désert là-bas en Algérie, des amis montent un complot pour sauver ce Kara... Peu importe ; car on se laisse tout de suite emporter par leur impeccable diction, aussi souple et rapide que la bécane de Pollock Henri, mais aussi par le récit fantaisiste et hilarant de Georges Perec, dont la langue sonne comme les rues du vieux Montmartre, où les copains passeront toujours d'abord. Un chœur qui va conquérir tous les autres ! **C.F.**

THÉÂTRE / OFF
— « LES HAUTS PLATEAUX » —
LA MANUTENTION 19H45

SUJETS À VIF A :
MEMBRE FANTÔME

Mickaël Phelippeau a de très beaux cheveux de sirène. C'est à peu près la seule chose positive que l'on trouvera à dire sur « Membre fantôme ». Beaucoup, pour ne pas dire trop, de second degré mal amené dans ce spectacle un rien putassier qui fera quand même beaucoup rire un certain nombre de spectateurs. De la cornemuse, du fest-noz, une ample jupe noire qui laisse la place à un boxer moulant jaune porté en tortillant des fesses, rien ne nous est épargné durant ces 40 minutes qui semblent durer des heures. N'est pas Philippe Decouflé qui veut. **A.S.**

PERFORMANCE / IN
— JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE —
SAINT-JOSEPH 11H

MONSIEUR KAÏROS

Kaïros, petit dieu ailé de l'opportunité qu'il faut réussir à saisir quand il passe. Est-ce si difficile pour un auteur de profiter que son personnage s'incarne devant lui et sache mieux que lui qui il est ? Oui, cela provoque sa colère sourde. Non, le personnage a tellement d'interrogations lui-même qu'une nouvelle histoire s'écrit. Yann Collette incarne subtilement le trouble d'un être qui veut franchir la frontière du réel. Grâce à lui, nous sommes transportés dans cet ailleurs d'une réalité inconnue. Le décor, réduit au simple autel de la célébration des dieux ou au bureau de l'écrivain, le son, sorti d'un film de science-fiction, tout est en place pour qu'on assiste au combat d'un auteur avec son œuvre. Une opportunité à saisir. **L.F.**

THÉÂTRE / OFF
— CHAPEAU D'ÉBÈNE THÉÂTRE 21H40 —

athénée • théâtre Louis-Jouvet

l'île du rêve

opéra de Reinaldo Hahn
d'après Pierre Loti
direction musicale
Julien Masmondet
mise en scène
Olivier Dhémin
6 > 11 déc 2016
toute la saison 16-17
sur athene-theatre.com
01 53 05 19 19

LA COMÉDIE DE VALENCE

CENTRE DRAMATIQUE DE VALENCE

16
17

LE COLLECTIF EN CRÉATION !

Richard Brunel, Christine Angot > DÎNER EN VILLE
Samuel Achache, Richard Brunel, Mathurin Botze, Norah Krief > PAS ENCORE
Caroline Guiela Nguyen > SAIGON
Samuel Achache & Jeanne Candès > ORFÈRE
Éric Massé > TARTUFFE, NOUVELLE ÈRE
Jeanne Candès > DEMI-VERONIQUE
Norah Krief > ALATLAL
Samuel Achache > FUGUE
Norah Krief, Richard Brunel > LES SONNETS DE SHAKESPEARE

Tel : 04 75 78 41 70 | www.comedieavalence.com

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉREUSE :

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

REPORTAGE / KATIE MITCHELL

DANS LES RÊVES DES FEMMES À L'OPÉRA

— par Chrysoline Dupont —

« Stand by and action. » Depuis la table de régie située au milieu de la salle aux fauteuils rouges du Grand Théâtre de Provence, Katie Mitchell lance la répétition. Sa voix, ferme, traverse l'espace pour rejoindre le plateau, 10 mètres en contrebas. À ses mots, les chanteurs commencent à jouer, accompagnés du pianiste et du chef d'orchestre à peine visibles dans la fosse. Tous sont guidés par la metteur en scène.

Noire salle. Scénique piano. Katie Mitchell dirige une répétition d'opéra au Festival d'Aix-en-Provence. Le mince halo de lumière blanche de la table de travail laisse deviner sa silhouette sèche, un brin de tension dans le corps. Cheveux blonds courts, vêtue de noir, bras nus, elle est assise dans un clair-obscur ; son regard gris-bleu, perçant, accroché à la scène. Sa scène. Un univers qu'elle a pensé, dessiné, et qu'elle anime. À ses côtés, dans le silence, prêts à bondir sur le plateau pour régler un mouvement, un geste, replacer un accessoire, ses collaborateurs. Lumière, décor, costumes, chorégraphie, ils sont sept ou huit. Dans les coulisses, une équipe technique d'une trentaine de personnes réagit au moindre de ses mots. C'est bien une femme qui met en scène un opéra au Festival d'Aix-en-Provence. « Pelléas et Mélisande » aujourd'hui ; « Alcina » hier ; « Written on Skin » avant-hier. Penser l'espace, écrire le temps. Pas une mince affaire que d'agir sur ce temps-là. Car à l'opéra le temps est contraint. Par la musique, qui se déroule, fil inexorable. Par la durée des répétitions, six courtes semaines. Katie Mitchell, magicienne, a des « trucs » pour se jouer de cette temporalité imposée : narrations simultanées,

présent et passé, scènes en miroir, doubles espaces ; chanteurs et leur double plus vieux ou plus jeune ; personnages et leurs inconscients. Une rigueur de travail aussi, un plan de répétition au cordeau. Diriger une répétition d'opéra, c'est définir un mode d'action, une stratégie, avec des forces contraires : des chanteurs à séduire ; une équipe à mobiliser, des dramaturges maison et des directeurs d'opéra à convaincre. Sur une musique qu'il faut respecter, à la note, pour que le théâtre se joue aussi dans la fosse, avec les plus grands chefs d'orchestre. Une vision à partager.

“

Une profondeur psychologique vertigineuse

« Exqu Coast » : c'est le mot qu'elle emploie lorsqu'elle évoque son travail, ses décors, ses univers à la précision méticuleuse. Maîtrise radicale. Du détail, de l'attention portée aux moindres frémissements des corps, aux gestes, aux infinies petites choses qui permettent aux chanteurs de plonger dans la vie intérieure des personnages qu'ils incarnent. Fille d'un dentiste passionnée de musique, celle qui écoute les cantates de Bach en boucle, signe ses mises en scène avec la précision d'un chirurgien, au scalpel. Katie Mitchell est un capitaine de navire au temps court. Vitesse et précision sont de mise. Car une fois que l'orchestre arrive dans la fosse, le metteur en scène passe le commandement au chef d'orchestre, qui dirige alors les répétitions. Des derniers réglages sont possibles : lumières, détails de costumes... Mais le jeu d'acteur, la dramaturgie globale sont dits. Seul le chef peut interrompre. « We have to deliver the show before they play

in the pit. » « Deliver the show » : mécanique presque industrielle du travail de répétition, acte après acte, scène après scène, huit heures par jour. Pas une mince affaire quand on est une femme, car l'opéra, c'est encore une affaire d'homme. Elles sont peu à mettre en scène dans les grands opéras ou festivals. On les compterait sur les doigts de la main. Katie Mitchell, féministe convaincue, ne se prive pas de dénoncer le « paternalisme » qui règne dans cet univers où les femmes sont « trop peu à exister ». Et ne se contente pas de belles paroles incantatoires. Cet été, elle anime un workshop de l'Académie du Festival avec de jeunes artistes autour du thème « Femmes créatrices d'opéra ». Et reconduira l'expérience en 2017. Encourager les plus jeunes : donner des conseils dramaturgiques comme sur la manière de construire une carrière. Katie Mitchell, femme d'action et de conviction. Est-ce le regard d'une femme qu'elle livre sur les œuvres qu'elle met en scène ? L'artiste ne répond pas à la question. Sans doute est-ce sa perception sensible des choses, ou plutôt ce qu'elle lit dans les paroles, les notes d'Alcina ou de Mélisande. Comprendre qui elles sont, leurs désirs, leurs peurs, leurs doutes. Avec une profondeur psychologique vertigineuse. Dévoiler le sens. Alcina nous fut révélée. Mélisande est incarnée. Invitée au Festival d'Aix par son directeur Bernard Focroulle depuis 2012, elle signera, en 2018, la mise en scène d'un autre opéra. Une autre histoire, d'une autre femme, héroïne éponyme d'un grand opéra du répertoire. Du sourire ironique de Katie Mitchell lorsqu'on l'interroge sur ce projet ne transparait qu'un mystère. Mais on peut être sûr que cette femme-là à son tour sera dévoilée, dans une vérité toute vivante, charnelle. Avec Katie Mitchell, la femme est l'avenir de l'opéra.

LES RENCONTRES D'ARLES

EXPOSITION « END. » / EAMONN DOYLE

DEAD END

— par Johanna Pernot —

On a failli la rater. De loin, on dirait un Paul Klee assez terne. De près, c'est un sol jonché de détrit. Des mégots, des chewing-gums, un lacet : les seules traces humaines dans cette plongée sur le béton. Et dessus, un graf à la peinture noire, un gribouillis aux airs d'écheveau. Voilà la carte fantasmagique, l'œuvre matrice de l'expo. Mais cela, on ne le comprendra qu'à la fin.

Parce que ce qui attend fatalement les personnages et le spectateur de cette magnifique et géniale installation, c'est bien la même chose : la fin. « END. » : avec un point au bout, comme pour en souligner l'irréversible. Ces mêmes lettres, elles sont presque ses initiales : « Eamonn Doyle ». Dubloinois, comme James Joyce. Et comme Joyce, le photographe a saisi les portraits de gens qui traversent sa ville. Un travail de longue haleine (2013-2016), qui a des airs de journée éternelle. Comme un certain roman de Joyce. Vieux, jeunes, Asiatiques, Blancs et Noirs... L'installation conçue en collaboration avec Niall Sweeney (les dessins) et David Donohoe (la musique planante) met

en scène au format XXL des habitants de tous les horizons. Mais, à l'exception de ceux qui se dressent dans la salle centrale, regard et geste conquérants sur le ciel immense comme les stars de ciné d'une affiche noir et blanc, on sent vite que quelque chose cloche.

“

Le champ est envahi d'objets déchet

Isolés dans des cadres aux allures de puzzle, les personnages, perplexes parfois, partent dans toutes les directions. Perdus, enfermés dans le quadrillage des rues. Pire : menacés, de plus en plus, par le carcan du béton. Dos, mollets, tête, homme-tronc : les cadrages en grand angle viennent sectionner les corps, les morceler comme chez Beckett, les plomber de saturation. Sont-ils toujours vivants ? Dans la troisième et dernière salle, on peut se poser la question. Paradoxe : plus la couleur est vive et plus la menace plane, à l'instar de ce jaune qui vieillit les images. Sur cette photo couleur, une jeune femme savoure un milk-shake qui rappelle celui de l'affiche

publicitaire à côté d'elle. Et on ne sait plus bien, finalement, si la consommatrice est encore vivante ou si elle est l'image figée d'un modèle. D'autant qu'autour des dessins en noir et blanc semblent emmurer un peu plus la demoiselle. Bouteilles de soda, emballages de fast-food : le champ est envahi d'objets déchet, qui passent au premier plan pour devenir même, avec cette poubelle, le sujet de la photo. L'œuvre matrice l'avait pourtant annoncé : plus de place pour l'humain, écrasé comme ses mégots et ses chewing-gums sur le béton. Et c'est autrement qu'on regarde les portraits en légère plongée de la première salle, qui semblent clouer, couler ces gentils petits vieillards dans un cercueil en ciment. Une fatalité ? Sur le sol traînait pourtant ce lacet comme un fil d'Ariane. Heureusement, Dédale nous l'a appris, pour fuir le labyrinthe, reste toujours le ciel. Le ciel de Dublin qu'on aperçoit parfois, avec ses arbres et ses nuages ? Ou bien, dans cet espace aux airs de chapelle régi par le chiffre de la Trinité, l'espoir du Ciel ? On peut toujours attendre Godot.

Espace Van Gogh jusqu'au 25 septembre

LA VERSION BROWNING
DE TERENCE RATTIGAN
MISE EN SCÈNE PATRICE KERBRAT
AVEC JEAN-PIERRE BOUVIER - MARIE BUNEL
BENJAMIN BOYER - PHILIPPE DEVINAT - PHILIPPE
ETESSE - NIKOLA KIMINAC - THOMAS SAGOLS
À PARTIR DU 1^{ER} SEPTEMBRE 21H

AMOK
DE STEFAN ZWEIG
ADAPTATION ALEXIS MONCORGE
MISE EN SCÈNE CAROLINE DARNAY
AVEC ALEXIS MONCORGE
60 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES
DU 6 SEPTEMBRE AU 13 NOVEMBRE 19H

Racine
OU LA LEÇON DE PHÈDRE
CONCEPTION, MISE EN SCÈNE & INTERPRÉTATION
ANNE DELBÉE
À PARTIR DU 27 AOÛT 21H

**LES JEUX DE L'AMOUR
ET D'OFFENBACH**
FANTASME OPÉRIQUE SUR DES MUSIQUES DE JACQUES OFFENBACH
TEXTE ET MISE EN SCÈNE YVES COUDRAY
Avec : RENÉE BOUYER - OCÉLANE BOUYER
JEAN-MICHEL SÉRÉN - LUCAS PERTE - ANNE
NINA L'HART - ERKA GILMORAL - SCOPPE YELLON
DU 13 SEPTEMBRE AU 6 NOVEMBRE 19H

75 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris
www.theatredepoeche-montparnasse.com

THÉÂTRE POCHÉ
MONTPARNASSE
SAISON 2016/2017

ANOUS PARIS LE FIGARO

RÉSERVATIONS
01 45 44 50 21

IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

Votre talent prend vie
au sein d'un CV multimédia sans pareil



Votre talent se libère
Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



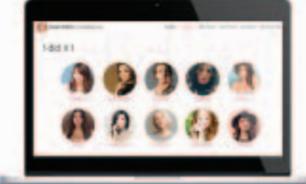


voxingpro

Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer :)
Comédien voix professionnel ?
[www.voxingpro.com](#)

No vous faites plus doubler
Conservez vos acteurs récurrents



Être ou ne pas être...
...toujours au bon endroit, au bon moment !



LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par David François Moreau —

Qu'est-ce qu'on attend pour s'enfuir ? dans les sons, les courbes des orchestres ? Qu'est-ce qu'on attend pour s'étourdir ? pour danser ? Qu'est-ce qu'on attend pour aimer enfin la musique de Boulez, vraiment, sans crainte ou sans snobisme, car elle est belle ? Pas « intéressante ». Belle. Elle est une ivresse, violente, érotique. Elle est douce. Nostalgie. Large. Une bouteille de whisky, ses « Notations pour orchestre » et vous partirez très loin. Pink Floyd ou Radiohead, fade à côté.

Oui, qu'est-ce qu'on attend pour aimer la musique globalement, ouvertement ? pour l'enseigner mieux ? sans esprit de sérieux, sans costumes, examens, sans titres de noblesse ? Les enfants dansent naturellement aux sons de Kurtág, Monk, Debussy, Rameau et des adhans aussi et des musiques carnatiques et des Cheyennes. Les rythmes s'enlacent. Laissons-les danser ! Faire les fous, rire et tomber. Une scène nationale près des balançoires, j'ai vu ça, Messiaen dans un casque. Mon fils de six ans et deux copains dans leur transe.

Qu'est-ce qu'on attend pour étudier le chant des oiseaux dans les conservatoires ? pour être sidéré tôt le matin par les merles des villes ? Des milliers de Charlie Parker juste là. Ils se répendent, s'écoutent, s'affrontent, protègent leur territoire. Ils improvisent. Et la musique est immense. Heu-

reuse et complexe. C'est Istanbul à l'aube. Cette grande polyphonie de la terre. Qu'est-ce qu'on attend pour ne plus être en colère ? Qu'est-ce qu'on attend pour le courage ? pour les actes ? pour écraser cette stupide violence fondamentaliste nouvelle ? Ne jamais la comprendre. La combattre. Sur tous les fronts. Par la musique aussi et tous les théâtres, le plein emploi ou le bain. La renverser. Qu'est-ce qu'on attend pour résister ? Qu'est-ce qu'on attend pour se méfier des écritures, des réalités imaginaires, des concepts, des dogmes et du bavardage ? Qu'est-ce qu'on attend pour être spontané ? maladroit ? Qu'est-ce qu'on attend pour fredonner des airs dans les rues d'Avignon ?

David François Moreau est un compositeur autodidacte. Il étudie depuis l'adolescence l'écriture et l'orchestration au contact des partitions de Gesualdo, Rameau, Schumann, Boulez, Scelsi et Warne Marsh. Depuis une vingtaine d'années, il est compositeur de musiques de film, chansons, musiques pour la danse contemporaine (Thomas Lebrun) et le théâtre. Actuellement, travail en cours en collaboration avec l'artiste québécois Pierre Lapointe. www.davidfrancoismoreau.com

LE DESSIN

« LES DAMNÉS » DE IVO VAN HOVE

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

2,4 g

C'est le taux d'alcoolémie des cyclistes rue des Teinturiers après minuit.

L'HUMEUR

« Succès des "Damnés" : une victoire à la Py-Ruff ? »

I/O MICRO

@CHRISCANDONI

#2666 Bcp d'épate et d'effets. Concentré de citations de la scène contemporaine internationale. Habilement monté mais manque de personnalité

@RICKETPICK

"Liddell enfin apaisée" Le rédacteur d'Io-Gazette @jcbrianchon était-il au bar avec une bière pdt les 3/4 du show?

@CHAUVETDAVID

La meilleure manière de rendre hommage au théâtre populaire est de faire du théâtre populaire. 3e épisode #CielNuitPierre jubilatoire

@VINCENTBOUQUET

#Ludwig : délicat et exigeant travail théâtral et chorégraphique de Madeleine #Louarn avec les comédiens de l'ESAT de Morlaix.

@ZINEB

Place dispo pour karamazov/Jean Bellorini pour ce soir, navette comprise. Qqn ?

@FABIEN_H

Le Pelléas et Mélisande de Katie Mitchell et Salonen est absolument sublime ! Mystérieux et sublime...

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

REPORTAGE

LE FESTIVAL DE ALMADA, UN SUPPLÉMENT D'ÂME

— par Pénélope Patrix —

Dans « Almada », il y a da alma, « de l'âme », mais c'est de l'arabe al-ma'adan que viendrait le nom de ce port au passé industriel, littéralement, « la mine ». Et c'est bien une petite mine d'or qu'il nous a été donné de découvrir cette année avec I/O, en bons orpailleurs du théâtre européen.

Face à Lisbonne, juste de l'autre côté du Tage, le festival d'Almada met la ville en ébullition chaque été depuis trente-trois ans. Quand il l'a fondé en 1984, l'acteur, metteur en scène et militant Joaquim Benite – qui l'a dirigé sans interruption jusqu'à sa mort en 2012 et dont l'aura continue d'imprégner fortement les lieux – l'a pensé comme le « petit Avignon » portugais, en référence à Jean Vilar et son projet d'une fête du théâtre populaire et sans fard. Et c'est bien de cela qu'il s'agit : car si Almada bénéficie d'un site exceptionnel – entre l'estuaire du Tage et l'océan Atlantique, à proximité des belles plages de Costa da Caparica –, ce ne sont ni les touristes ni les Lisboètes qui remplissent les salles durant les quinze jours du festival, mais bien les Almadense, fidèles gardiens des temples que deviennent provisoirement l'école, la salle des fêtes, les théâtres municipaux et les places de la ville. C'est ainsi que la petite Casa da Cerca, avec son jardin botanique et sa vue panoramique sur le Tage, devient la maison de Hedda Gabler, les yeux noyés dans le fjord, dans une mise en scène épurée de Juni Dahr

(Norvège) d'une intensité et d'une justesse incroyables ; que la salle des fêtes de la vieille ville s'échauffe au rythme du Pilades torride du Croate Ivica Buljan avec l'acteur slovène Marko Mandić et La MaMa de New York, qui finit dans la rue ; que la scène en plein air de l'école devient l'arène des danseurs de May B et de la Kibbutz Contemporary Dance Company. Une série de métamorphoses qui font appel à tous les sens, enrichies d'une importante programmation musicale, inaugurée par l'orchestre symphonique Gulbenkian et clôturée par la compagnie de flamenco Mercedes Ruiz.

“

Une programmation éclectique et exigeante

Quelques-uns des spectacles les plus prisés de l'année – rien de moins que le « Pinocchio » de Joël Pommerat, « Città del Vaticano » de Falk Richter, « La Mouette » de Thomas Ostermeier – se partagent l'affiche avec des artistes portugais prometteurs ou renommés – Miguel Seabra, Toni Cafiero, la Compagnie de théâtre d'Almada, Joana Craveiro, dont la performance « Um museu vivo », consacrée aux mémoires oubliées de la dictature et de la révolution des œilleils, a bouleversé les nombreux témoins de l'époque présents dans le public –, mais aussi un cycle dédié au jeune théâtre italien, des spectacles indépendants issus de toute l'Europe, et du théâtre de rue. Le concept de la programmation éclectique

et exigeante : non pas séduire ce public local et socialement diversifié, non pas le caresser dans le sens du poil, mais que chacun puisse être surpris et touché par l'une des 29 productions accueillies. Tour de force du directeur, Rodrigo Francisco, et de sa jeune équipe composée pour une large part de gens de théâtre (marionnettistes, comédien(ne)s, auteur(e)s, traducteur(trice)s et éditeur(trice)s) que de porter à bout de bras une telle machine avec si peu de moyens, en marge de la capitale portugaise. Les propositions sont inégales et sans doute limitées pour les non lusophones (les surtitres sont en portugais uniquement), mais la qualité générale du programme et l'atmosphère très particulière emportent l'adhésion. Et outre, la danse et la musique (dont deux sublimes groupes de fado), les nombreux événements parallèles – rencontres avec les artistes, workshops, expositions (l'installation vidéo de Ricardo Pais à partir de films de ses spectacles est hypnotisante) – permettent aux curieux de découvrir la richesse des arts portugais et de prendre leur pied entre un plongeon dans l'océan, une soirée à Lisbonne et une rêverie sur les bords du Tage. Clin d'œil : le festival a sa propre gazette quotidienne, la « Folha Informativa », imprimée sur place, qui commente les événements de la veille et annonce le programme du jour.

Lisbonne, jusqu'au 18 juillet.

LETTRE À UN LIEU

UNE COUR OÙ JE SUIS NÉE TRENTE FOIS

— par Fatou Sy —

J'ai besoin de toi. Je suis sérieuse ! J'ai vraiment besoin de toi.
J'ai besoin que, non...
J'ai besoin que tu aides, non...
J'ai besoin... Attends, il faut que je réorganise mes idées.

J'ai obtenu une subvention pour monter mon spectacle. Une subvention, tu t'imagines ? Mes personnages vont enfin marcher, parler, chanter, danser, pleurer, vivre, quoi ! Enfin... j'ai une subvention et un de mes bébés va crier au monde. Le problème c'est « où ». « Où » devient pour moi une question essentielle, un peu comme « être ou ne pas être », tu vois ? Où ? Bien sûr, le Théâtre national est disponible. Il paraît même que tous les grands directeurs de tous les grands festivals du monde seraient heureux d'y voir ma pièce jouée... Sans blague ! Est-ce que je peux considé-

rer en ce moment précis que d'autres choix s'offrent à moi ? Ce n'est pas un euphémisme, j'ai besoin de toi. Vraiment besoin que tu m'aides à leur dire que c'est toi que je veux. (Nous ferons comme si je ne viens pas de t'annoncer sans ton consentement, que tu seras le réceptacle de mon premier spectacle. Merci !)

Tu n'es pas un espace anonyme quelque part dans le monde, tu es la cour familiale des Tronga. Une cour où je suis née trente fois. Une cour où les corps écrivent des histoires. Où la terre rit des pas qui la foulent. Où le présent sourit de lui-même. Tu n'es pas qu'une cour quelconque quelque part dans un quartier du Fouta, tu es la cour où l'on distribue des jus d'amour à tous les visiteurs. Une cour où des oiseaux tissent des nids colorés. Des coqs organisent des concertos avec les chiens. Des poussins gambadent joyeusement avec les femmes. Des plantes dansent avec le vent. Une cour où l'indifférence

n'existe pas. Où la vie bat au rythme du cœur de ses habitants. Où mon théâtre trouve sa raison de vivre. Où les étoiles aideront les projecteurs à briller un soir de grande première...

Dramaturge ivoirienne, j'ai choisi le théâtre sans raison logique. Un jour, j'ai vu des personnages dans ma salle de bains. Ils adoptaient une posture. Ils racontaient une histoire. C'était surréaliste mais en même temps tellement évident que je devais traduire ces images en théâtre que je n'ai pas réfléchi. J'ai écrit ma première pièce « Monsieur Nègre » et je ne me suis plus arrêtée. C'est comme si j'avais ça enfoui en moi sans le savoir et que la révélation était enfin là.

I/O Gazette n°34 — 13.07.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Maire du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris
— contact@iogazette.fr
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique Gala Collette

Maquettage Auriana Beltrand

Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

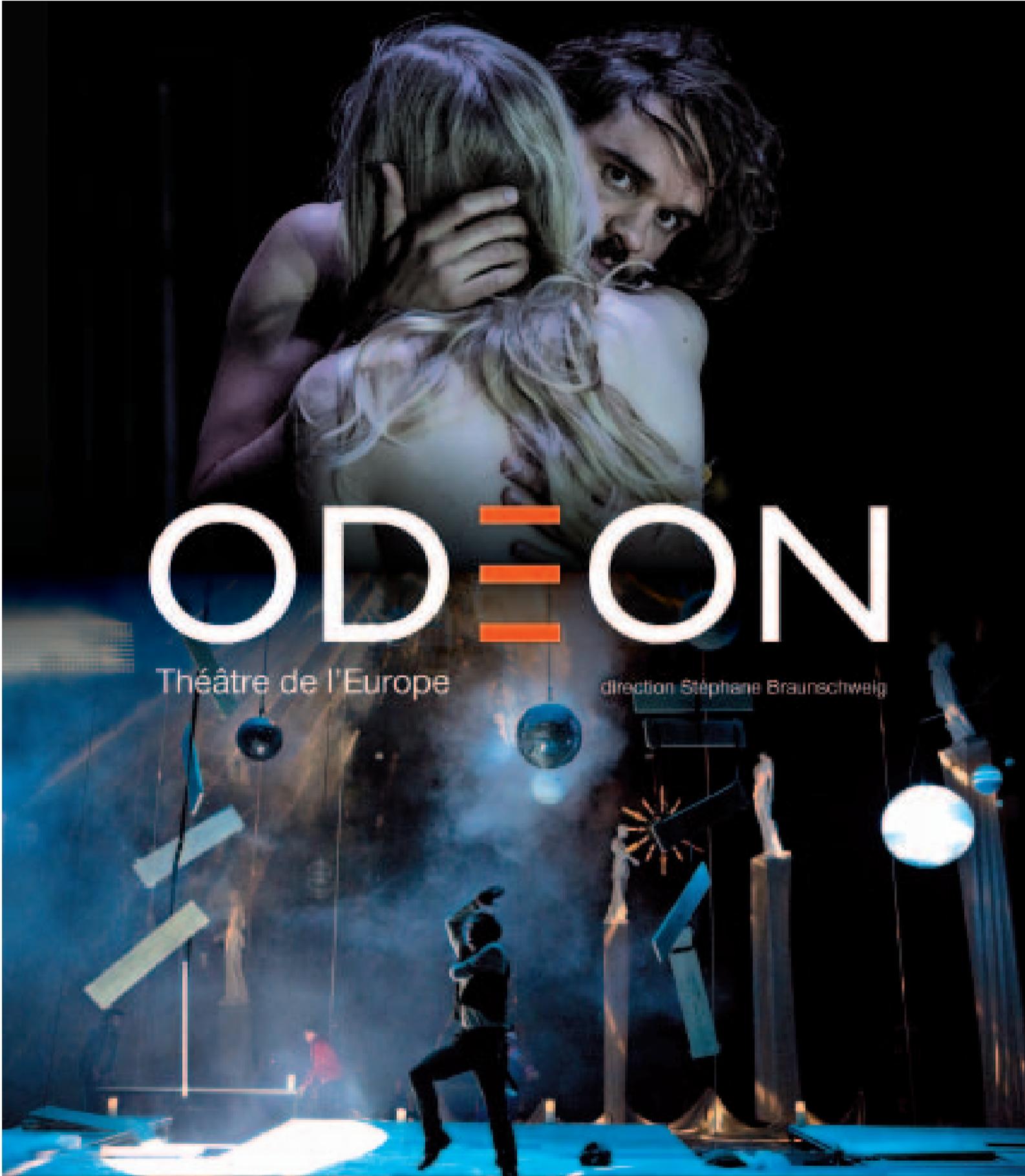
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro

Baptiste Drapeau (illus), Julien Avril, Audrey Santacrose, Pierre Fort, Lola Salem, Floriane Furney, Augustin Guillot, Louise Ferdinand, Olivier Lecomte, Cécile Feuillet, Pénélope Patrix, Johanna Pernot, Chrysoïne Dupont.

Photo de couverture

©Basma Aishant, High Noon, USA/JAPON, 2015, photographie couleur. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la galerie Imrane Farès.



ODEON

Théâtre de l'Europe

direction Stéphane Braunschweig

du 10 septembre au 14 octobre 2014

2666

Roberto Bolaño
Adrien Sczeska



avec les acteurs du Théâtre de l'Europe

www.odeon.com

du 10 septembre au 14 octobre 2014

DOM JUAN

Molière
Jean-François Sivadier

avec les acteurs du Théâtre de l'Europe

www.odeon.com

RÉSERVEZ SUR fnac.com / theatreonline.com
DÈS LE 31 AOÛT sur theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

 
@TheatreOdeon